

UN TRAVAIL DE FOURMI

Ce matin, bien que je la chasse à chaque fois d'un revers de main, une fourmi revient sans cesse sur la table de mon petit-déjeuner sur la terrasse, sous la glycine et les rosiers. Toute seule. Pourquoi ?

Parce qu'elle ne peut faire autrement que suivre sa nécessité.

À son image, je reviens sans cesse sur ce qui à mes yeux ne va pas aujourd'hui. Non que le monde que j'ai connu enfant ait été parfait. Loin de là. Rien d'idyllique, sinon parfois dans la buée du souvenir. À distance, tout paraît plus beau.

C'est là parole de vieux, et j'ai conscience de reprendre une très ancienne antienne...

Pourtant, je n'ai pas envie de dire « C'était mieux avant... ».

Parce que la situation est tout autre, et que ce qui se passe aujourd'hui n'était encore jamais arrivé dans l'histoire de l'humanité.

Je me dois de dire, car c'est la stricte vérité : « C'était différent avant, parce que c'était vivable, et que ça l'est de moins en moins ». C'est qu'à force de « progrès » nous avons réussi à créer un monde invivable.

Ce n'est pas seulement le tout frais septuagénaire en moi qui respire moins bien qu'autrefois. C'est l'être humain qui suffoque.

Oui, le monde où je suis né était très imparfait.

Mais il avait un grand avantage sur l'actuel, il était humain, ou plutôt à dimension humaine, même si les deux guerres mondiales et les dictatures avaient déjà ouvert la voie au règne de la quantité contre la qualité et donc à l'autodestruction en cours. Le temps et l'espace y étaient encore à notre mesure. La réalité n'y était pas encore virtuelle, mais génialement, joyeusement, jouissivement concrète. Une fêlure déjà s'y faisait jour, mais le vase tenait encore ensemble.

Aujourd'hui, il gît à terre, et les mille morceaux du puzzle qui en est issu ne rentrent plus les uns dans les autres.

Je voudrais faire entendre, face à l'incohérence actuelle, à cette inculture essentielle de notre société désintégrée, qui explique ses dysfonctionnements, sa vulgarité, sa malhonnêteté foncière, son assourdissant chaos, la petite musique, harmonieuse jusque dans ses fausses notes, que j'ai eu la chance inouïe d'entendre pendant longtemps, et dont je crains qu'elle n'ait rejoint pour mes petits-enfants, et même pour mes enfants, le grand silence des morts qu'on ne visite plus.

Ainsi comprendra-t-on peut-être pourquoi je dénonce inlassablement la laideur : la beauté existe, je ne l'ai pas seulement rencontrée, je l'ai vécue.

Et j'ai tenté toute ma vie de la partager. Mais dans le monde que nous nous sommes laissés imposer et que nous avons contribué à bâtir, la laideur sous toutes ses formes prend tant de temps et de place, dicte si bien nos vies, que nous ne pouvons plus faire l'expérience de la beauté sans la voir en même temps polluée et dénaturée de mille manières.

C'est là un crève-cœur dont je n'arrive pas à me remettre.

Je n'accepte pas le monde qu'avec notre complicité plus ou moins consciente on nous impose chaque jour davantage, parce que je sais ce que nous perdons à nous résigner à lui, et que je suis convaincu que même s'il était trop tard pour mettre fin au désastre, la seule raison de vivre qui vaille est de lui résister.

Comme toujours, la seule beauté possible est dans la résistance.

La quantité peut étouffer la qualité, mais elle meurt de son absence, et sur les décombres et les ordures qu'elle a engendrés, c'est la qualité qui toujours renaît.

La laideur présente n'a pas d'avenir. Mortifère, elle est aussi suicidaire. D'une façon ou d'une autre, la beauté, qui est la vie, l'emportera. Avec ou sans nous.